



SOUHAITS D'HYMÉNÉE

HOMMAGE A M. J.-G. H. BERGERON, M.P., ET MADAME BERGERON

"Voulez-vous que du mariage
 "Je vous soumette le budget ?
 "Vingt ans d'amour, pas davantage,
 "D'amitié trente : accordé net.
 "D'enfants, en tous points votre image,
 "Je vote un couple, aimable et beau,
 "Et pour les soucis du ménage,
 "Tout bien compté, je mets zéro."

A. M.

Un seul cœur, une seule âme
 A vous deux,
 Remplis d'une sainte flamme
 Aux doux feux !

L'un pour l'autre seuls au monde,
 Pleins de foi,
 Qu'une confiance profonde
 Fasse loi !

Nul regret de la jeunesse,
 Faux plaisirs !
 Que l'hymen comble sans cesse
 Vos désirs !

Une unique mais pieuse
 Ambition :
 Que Dieu rende fructueuse
 Votre union !

Si le ciel daigne se rendre
 A nos vœux,
 Vos enfants sachent comprendre
 Les aïeux.

L'esprit de foi, la sagesse
 Qu'ils ont eus,
 Et joindre à votre noblesse
 Leurs vertus !

Nul souci, ce trouble-fête
 De l'amour ;
 Que serein pour vous s'apprête
 Chaque jour !

Mais s'il survient des misères,
 Main à main,
 Bravez les efforts contraires
 Du destin ;

Offrez à Dieu la vaillance
 Du devoir ;
 Lui qui bénit la constance
 Et l'espoir,

Il vous rendra l'allégresse
 Des heureux,
 Puis, une éternelle ivresse
 Dans les cieux !

Fridt Glun

Lundi, 7 juillet 1890.

DEUX JOURS AU LAC DESRIVIÈRES

Depuis longtemps déjà, mon beau-père, un vieux de la vieille, ancien colon et trappeur enragé, m'engageait à aller passer mes vacances à Saint-Calixte, petit village situé à l'entrée des Laurentides, m'assurant que c'était un véritable eldorado où foisonnaient ours, lièvres, perdrix, etc., etc. A l'appui de son dire, il me narrait maints exploits de chasse qui tenaient du prodige. De nombreux lacs, dans lesquels pullulaient des truites phénoménales, qui ne demandaient pas mieux que de mordre à l'hameçon, se rencontraient à chaque pas, disait-il. Enfin, il nous vanta tellement le pays de ses amours que nous décidâmes, mon frère et moi, de partir le lendemain pour le pays de cocagne.

Il y avait huit jours à peine que ce dernier était de retour de la célèbre campagne du Nord-Ouest, sinon couvert de lauriers, du moins d'un nombre incalculable de parasites d'une grosseur prodigieuse et d'une voracité insatiable qui, loin de se trouver mal de ce changement de lieu et de climat, semblaient au contraire jouir d'un redoublement de vitalité.

Un appartement retiré du collège de Sainte-C..., où je demeurais dans le temps, lui fut assigné pour faire sa quarantaine. Après deux jours de réclusion, fructueusement employés à échauder, noyer, écraser ses locataires, nous lui rendîmes la liberté, non sans avoir constaté de visu l'absence de tout danger. Il n'en était rien cependant, car mon beau-père, ayant été obligé d'endosser sa tunique dans une circonstance critique, se grattait furieusement lorsqu'il se croyait à l'abri de tout regard indiscret. Mais n'anticipons point et reprenons le cours de notre récit.

Nous n'avions plus que quelques heures pour nous préparer à ce long voyage. Heureusement que le bonhomme nous servait de cicérone, car mon frère et moi, avec un mince équipement, nous ressemblions à des soldats qui, avant de lever le camp, se débarrassent de tout fardeau pesant, et nous nous moquions de la lourde et volumineuse poche que le père portait avec lui, et dans laquelle il y avait un peu de tout : beaucoup de choses que nous trouvions inutiles au départ mais que nous avons reconnu utiles et même nécessaires lorsqu'il fallut camper loin de toute habitation.

Partis de Montréal à 5 $\frac{1}{2}$ heures du soir, nous arrivâmes à Saint-Lin à 7 $\frac{1}{2}$ heures. Les onze milles qui séparent cette ville de Saint-Calixte nous parurent d'une longueur désespérante : il est vrai de dire que notre cheval était la plus pacifique des bêtes ; insensible aux reproches comme aux coups, et bon, tout au plus, à charroyer des œufs ou à traîner un corbillard, et encore !... De nos jours, les vivants sont si pressés de se débarrasser des morts, pour jouir de la vie, qu'ils se plaignent rarement de ce qu'on mène trop vite ces derniers.

Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes, brisés de fatigue, chez un mien oncle, résidant à trois milles du village, en un endroit décoré du nom peu poétique de *Trousnack*. Il y avait quelque vingt ans que ce dernier était venu se tailler un domaine dans cette partie sauvage et retirée des montagnes, et pendant ce laps de temps il fit si bien, qu'il réussit sinon à faire fortune, du moins à doter le pays d'une douzaine de bons et solides citoyens qui, à l'exemple du père, livrent bataille à la forêt pour se caser à leur tour.

—Le plus grand obstacle à la culture en cet endroit sont les roches. Il y a vingt ans que j'é-roche, me disait mon oncle, mais c'est comme les cheveux d'Eléonore, quand il y en a plus, il y en a encore.

A cela près, la terre est excellente, propre à toutes sortes de culture, et nous nous étonnions de voir un si grand nombre de bons lots sans occupants. Dire qu'il y a tant d'ouvriers honnêtes et laborieux qui vivent misérablement, au jour le jour, dans nos villes, et qui pourraient se procurer à très bon marché une terre sur laquelle, avec du travail et de l'économie, ils pourraient vivre à l'aise ! Ah ! si jeunesse savait et si vieillesse pouvait ! combien peu de ces lots resteraient inoccupés dans notre belle et fertile province de Québec ! Emparons nous du sol si nous voulons conserver l'héritage que nous ont transmis nos pères au prix de luttes héroïques ; groupons-nous sur cette terre fécondée par les sueurs et le sang de nos aïeux si nous voulons conserver notre Religion, notre Langue et nos Loïs.

* *

Il était trois heures du matin, et l'aurore aux doigts de rose annonçait la venue prochaine de l'astre roi, lorsque nous songeâmes à aller prendre un repos dont nous avions grand besoin. Il me fut impossible de fermer l'œil, car les puces me tourmentèrent tellement que, ne pouvant me défendre de leurs attaques, j'abandonnai ma molle couchette pour aller me coucher dans la grange.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque nous nous mîmes gaiement en route pour le lieu

de notre campement. Il y avait près de trois heures que nous marchions à travers bois quand, tout à coup, à travers une éclaircie, nous aperçûmes devant nous un petit lac, ayant environ un mille et demi de long sur un demi mille de large, encadré de montagnes à pente douce, couvertes de bois résineux. C'était le lac Desrivières ! Il fallait nous entendre faire retentir l'air de cris de joie en apercevant cette nappe d'eau que nous désirions explorer depuis si longtemps. Mon frère, en véritable militaire, ne put s'empêcher de faire parler sa vieille carabine.—J'ai toujours été sous l'impression, quoiqu'il en dise, que son intention était d'occire un magnifique huard qui se prélassait parmi les joncs, ayant manqué son coup, une fausse honte l'empêcha d'avouer sa maladresse.

Une petite île verdoyante, située à l'extrémité nord du lac, attira d'abord nos regards. Nous décidâmes à l'unanimité de nous y établir et d'en faire le centre de nos opérations. Aucune embarcation ne se trouvant en vue, nous nous proposâmes de confectionner un radeau.

La matière première ne faisait pas défaut, il ne s'agissait que de se mettre à l'œuvre et de rassembler des troncs d'arbres en nombre suffisant pour nous porter tous trois, sans risquer de faire naufrage, ce qui, le cas advenant, aurait pu avoir des suites funestes pour deux d'entre nous : mon frère seul ayant des connaissances pratiques sur le noble art de la natation.

Aussitôt nous nous mîmes gaiement à l'œuvre. Mon beau-père et moi transportions le bois au rivage, tandis que mon frère se chargeait de la construction du radeau. Il lui en a coûté de faire peau neuve, obligé qu'il était de se tenir à l'eau, pendant deux heures, à moitié nu, sous un soleil tropical. Ayant toujours eu de l'antipathie pour tout travail manuel, il crut, en cette circonstance, avoir choisi la meilleure part. Dieu sait s'il l'a regretté ! L'embarquement eut lieu à trois heures de l'après-midi. Il ne nous fut pas facile de convaincre le père de l'absence de tout danger. L'élément liquide lui inspirait une répulsion insurmontable et il semblait douter de notre science nautique.

La conduite du plancher flottant me fut confiée comme étant le plus apte, d'après eux, à manier la perche ; mais je crois plutôt qu'ils ne m'ont décerné cet honneur que parce que c'était le poste le plus pénible.

A peine étions-nous à une centaine de pieds du rivage que, pour notre malheur, deux huards firent leur apparition à notre droite et semblaient narguer mon frère, qui, peu patient de sa nature, et se laissant emporter par ses instincts de nemrod, épaula sa carabine et... pan !... je me retournai et quel ne fut pas mon saisissement douloureux en constatant la disparition de mes deux passagers. J'interrogeai anxieusement la surface du lac et n'aperçus que deux chapeaux qui, emportés par le vent, filaient rapidement vers l'île que nous devions explorer. Tout à coup, à l'arrière, apparut notre sac à provisions ; puis deux têtes effarées émergèrent à quelques pieds de moi. Je tendis ma perche au bonhomme qui s'y cramponna avec l'énergie du désespoir. Je parvins à grand peine à le hisser à bord. Mon frère était déjà sur le radeau. La physiognomie de celui-ci est piteuse, la frayeur empreinte sur les traits de celui-là si expressive, leurs vêtements ruisselants d'eau et collés à la peau leur donnaient un air si ridicule, qu'un accès de fou rire me prit. Les deux huards, cause première de ce désastre, et plus éveillés que jamais, semblaient faire chorus avec moi et narguer notre maladroit chasseur, ce qui eut pour effet de déplaire souverainement à ce dernier qui déversa sur moi toute sa mauvaise humeur. Le père, complètement démoralisé, demandait à cor et à cri qu'on le déposât sur le plancher des vaches. Force nous fut de revenir sur nos pas ; mais impossible de retourner au lieu de l'embarquement. L'épaisseur du radeau et les plantes aquatiques ne nous permettaient pas non plus d'accoster ailleurs. Mon frère se fit fort de lui faire franchir, sauf avarie, la distance qui nous séparait de la terre ferme, pourvu qu'il voulût bien se mettre à cheval sur ses épaules. Il accepta avec empressement et les voilà partis l'un portant l'autre. A moitié chemin, notre porteur se déclara incapable d'aller plus loin, retenu qu'il